

**LA CONCEPTION DE LA MORT DANS TROIS ŒUVRES DE ROUSSEAU : *LES  
CONFESSIONS, LES DIALOGUES ET LES REVERIES DU PROMENEUR  
SOLITAIRE.***

**Dr. Abdou NDIAYE**

Chargé de cours au département de Lettres Modernes  
à l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar (Sénégal)

[blazndiaye@yahoo.fr](mailto:blazndiaye@yahoo.fr)

whatsapp : 00221775567230

**Rousseau's conception of death (confessions, dialogues and reveries of the solitary  
walker)**

**Résumé :**

Cet article est une analyse critique du thème de la mort dans les trois œuvres autobiographiques de Jean-Jacques Rousseau (*Les Confessions, les Dialogues et les Rêveries du promeneur solitaire*). Il a pour rôle de montrer comment l'auteur vers la fin de sa vie, ayant perdu son identité, confronté aux différents obstacles et autres contrariétés de l'existence, conçoit la mort, non pas dans sa dimension terrifiante, mais comme un soulagement qui devra mettre fin à sa souffrance.

**Abstract:**

This article is a critical analysis of the theme of death in the three autobiographical works of Jean-Jacques Rousseau (*Les Confessions, les Dialogues and les Rêveries du promeneur solitaire*). Its role is to show how the author towards the end of his life, having lost his identity, confronted with the various obstacles and other annoyances of existence, conceives of death, not in its terrifying dimension, but as a relief that will have to end his suffering

**keywords**

Death, obsession, art of dying, deliverance

**Mots clés :**

Mort, obsession, art de mourir, délivrance

## **Introduction**

La mort est un phénomène qui a toujours préoccupé l'humanité tout entière. Conséquence de la fuite du temps qui entraîne la dégénérescence de nos organes vitaux, la mort occupe une place de choix dans l'œuvre autobiographique de Rousseau parce qu'elle est destructrice et annihile tout projet. Cette hantise de la force destructive du temps devant laquelle l'homme reste impuissant nous fait peur. Selon la loi dite théorie des émotions de base<sup>1</sup> conçue par Paul Ekman en 1972, la peur est un sentiment biologique et universel, propre à tous les humains de tous les temps.

Depuis toujours, pour vivre et tirer profit de tout ce qu'offre la nature, nous avons tué en nous l'idée de notre mort inéluctable. Pourtant, nous savons bien qu'elle est inévitable, « l'expérience de la naissance est la première expérience de l'émergence de la mort », déclarait Françoise Dolto dans « Parler de la mort »<sup>2</sup>. Le fait de naître nous inscrit dans la liste des prochains morts. Que faut-il faire devant cette situation ? « Il est inutile d'y songer, déclare Épicure. Tant que nous sommes là, elle n'est pas ; quand elle est là, nous ne sommes plus »<sup>3</sup>. En lisant les œuvres de Rousseau, l'on ne peut s'empêcher de remarquer le traitement original que cet auteur a fait du thème. Sans doute, il y a une certaine évolution du concept chez cet auteur dans la façon de concevoir cet événement. Le présent article est une étude critique qui a pour objectif de montrer comment Rousseau, dans la quête de son identité, conçoit la mort dans ses trois œuvres qui constitue son autobiographie.

### **1- L'obsession de la mort**

Dans la vie, nous refusons d'accorder une place à la mort dans nos pensées. C'est d'ailleurs la remarque de Pierre Trottier qui pense que « Nous avons, pour ainsi dire, chloroformé en nous-mêmes cette idée de la mort et nous nous sommes efforcés d'y penser le moins possible »<sup>4</sup>. C'est tout à fait le contraire chez Rousseau qui, confronté aux différentes sortes de malheurs, n'aura de cesse de penser à la mort dans sa quête anthropologique. En effet,

Nous ne pouvons apprécier chaque minute de l'existence que dans la mesure où nous sommes capables de traiter avec la mort, de la situer dans le présent. J'entends par là qu'ainsi nous comprendrions le rapport étroit qui existe entre la vie et la mort et que nous nous débarrasserions de ces craintes inconscientes qui empoisonnent notre existence<sup>5</sup>.

Barthes pense justement que « le souvenir est le début de l'écriture et l'écriture est à son tour le commencement de la mort si jeune qu'on l'entreprenne »<sup>6</sup>. Cette obsession de la mort, on

la retrouvera dans le livre des *Confessions* et dans les *Rêveries*. Elle est intimement liée à la course folle du temps. Rousseau sentira de nombreuses fois qu'il est entraîné vers la mort sans jamais avoir vécu, ce qu'il appelle vivre se confond aux sensations. Il ne faut pas oublier que, chez Rousseau, l'existence commence par une intuition et non par une pensée, comme Descartes le pense. C'est ainsi que dans le livre VI des *Confessions*, il constate qu'il était obligé de : « ... regarder le dépérissement successif et lent de [sa] machine comme un progrès inévitable que la mort seule pouvait arrêter »<sup>7</sup>. Nous comprenons que c'est surtout le discours du complot universel contre sa personne, tenu dans le livre des *Confessions* et dans celui des *Rêveries*, qui est le soubassement des réflexions de l'auteur sur la mort prochaine. Exclu de la société, Jean-Jacques était déjà mort d'une mort symbolique. Personne ne faisait commerce avec lui ni lui parlait ; c'est ce qui explique sa réclusion, une solitude qui, à son tour, s'apparente à la mort. On est seul dans sa tombe comme Rousseau l'est dans le monde. L'île de Saint-Pierre où il va se retirer représente quelque part une sorte de tombeau, coupée du reste du monde. Quand il sera mort, il sera enterré dans une autre île, un autre tombeau, ce sera à l'île des Peupliers. C'est donc en faisant étalant les différents moments de sa vie que Rousseau pense à la mort, une mort sans doute consolatrice qui devra mettre fin à tous ses malheurs.

Sarah Haidar, dans son article intitulé « La mort dans la littérature : Une obsession indispensable », remarque :

Tyrannique et sublime, elle nourrit l'écrivain et lui octroie le droit à la connaissance. La mort adore les artistes; elle s'ouvre à eux comme à un confident et leur offre quelques fragments de ses secrets, quelques murmures de son silence, quelques miettes de son trésor<sup>8</sup>.

Déjà, dès le début des *Confessions*, on voit le jeune homme hanté par une autre mort, celle de sa mère. Il n'aura de cesse à se rappeler cette mort dont il se sent coupable. C'est ainsi qu'il narre les conditions de sa triste naissance : « Dix mois après je naquis infirme et malade ; je coûtai la vie à ma mère, et ma naissance fut le premier de mes malheurs »<sup>9</sup>.

Il en va de même de la « perte » de son père. Le jeune homme, en effet, se sentira accablé par la fatalité qui lui a ravi de ses parents qu'il a tant aimés.

Désormais, tout le reste du texte sera une occasion de parler de la venue prochaine de la mort. On se rappellera comment le jeune homme est abattu de la mort de M. Le Maître qu'il a innocemment abandonné au coin d'une rue. Plus tard, il se sentira coupable d'avoir délaissé son ami alors qu'il était en agonie.

Analysant ce thème dans le livre des rêveries, Amélie Desruisseaux-Talbot déclare que : « Le portrait que Rousseau trace de lui-même dans son ouvrage ultime est, nous l'avons vu, celui d'un vieil homme qui sent l'heure du trépas approcher »<sup>10</sup> .

Mais Rousseau a beau penser à la mort, cela ne l'empêche pas de continuer à vivre comme il le voulait. Sans doute s'est-il résigné, ayant compris qu'il ne peut lui échapper. Sur ce point, l'auteur est un sage ; il est très proche des stoïciens qu'il a lus<sup>11</sup>.

Charles de Saint-Évremond pense qu'une telle vie est dangereuse car elle nous prive toutes les belles choses que la vie nous offre. Pour cet auteur, l'homme doit chercher ce qui lui manque, non en lui-même, mais en dehors de lui, et qu'il faut jouir l'instant.

Je connois des gens qui troublent la joie de leurs plus beaux jours, par la méditation d'une mort concertée ; et, comme s'ils n'étoient pas nés pour vivre au monde, ils ne songent qu'à la manière d'en sortir<sup>12</sup>.

Au contraire, Rousseau peut même sentir une joie à l'approche de son heure. Au livre VI des *Confessions* il confie, après avoir parlé de M. de Gonzié dont le commerce lui plaisait fort,

Enfin, soit qu'un reste d'espoir de vivre se cachât au fond de mon cœur, l'attente de la mort, loin de ralentir mon goût pour l'étude, semblait l'animer, et je me pressais d'amasser un peu d'acquis pour l'autre monde, comme si j'avais cru n'y avoir que celui que j'aurais emporté<sup>13</sup>.

C'est donc la hantise de la mort qui peut expliquer la dilution du moi dans l'écriture. Dans le livre des promenades, il explique qu'il a hâte d'immortaliser ses moments avant que la mort ne l'emporte. Ce qui veut dire que Rousseau prépare la survie de son nom après la mort de l'homme. Dans le récit de Michel Rostain, la cérémonie d'enterrement donne lieu à une mise en abîme de la signification de ce qu'on est en train de lire :

Il s'arrête. Rien à dire. Que des larmes. À l'instant même surgit pourtant l'évidence : il faut raconter. Pas le vide, mais le plein. Ils vont tout dire, les derniers jours de ma vie, de quoi je suis mort, comment je suis mort, chacun veut savoir, c'est cela qu'il faut dire. En maman même évidence, sans qu'ils se concertent. [...] Ils ont comme l'illusion que s'ils racontent, la mort ne gagnera pas tout<sup>14</sup>.

Il faut raconter pour lutter contre la mort. Il ne faut pas oublier que la société a terni son aura il lui faut laver cet affront par tous les moyens.

## **2- L'art de « mourir »**

Comme l'homme sent sa mort très proche, il lui faut adopter une autre méthode que celle de ses premières époques. En effet, nul ne peut attendre passivement la faucheuse, pour reprendre Victor Hugo, il faut préparer son arrivée. À partir de cette certitude, s'est

développée, de la fin du XVe siècle au XIXe siècle, toute une littérature, baptisée *ars moriendi*,<sup>15</sup> ou « art du bien mourir ». Sermons, livres de piété, manuels pour pèlerins, proposent au fidèle d'appivoiser la mort, de l'envisager, de l'étudier comme on étudie le visage de l'ennemi lors d'un duel, pour en sortir victorieux. Au XIXème siècle, Charles Baudelaire entretiendra avec la mort une relation inquiétante pour un simple mortel. Non pas qu'elle ne soit pas terrifiante, au contraire. Mais, il faut l'accepter et transformer son côté terrifiant en jouissance. Relisons ces jolis et terrifiants vers extraits du poème, « Le mort joyeux »

Ô vers ! noirs compagnons sans oreille et sans yeux,  
Voyez venir à vous un mort libre et joyeux ;  
Philosophes viveurs, fils de la pourriture,<sup>16</sup>

Ce qui est important ici, c'est le traitement mélioratif que le poète fait de la mort. En effet, cette dernière quitte son aspect terrifiant et noir pour devenir salvateur « un mort libre et joyeux » (v.10). La mort est donc quelque chose qui nous délivre des contingences de l'existence. Et comme elle est sommeil profond, elle symbolise donc l'oubli des contrariétés de la vie et se présente comme un soulagement.

De même, mais de façon différente, Rousseau va tenter de trouver des remèdes face à ce monde devenu violent et hostile à son égard. Bertrand Duhaime remarque :

Alors, de toute évidence, au sein des structures humaines qui existent encore au sein de la densité, où tout est fondé sur le pouvoir, il appartient à chacun de redéfinir prestement les stratégies et les comportements qui lui permettront de passer au mieux à travers la présente période d'affaiblissement des liens<sup>17</sup>.

Chez Rousseau, il lui faut d'abord mourir du corps pour vivre de l'esprit. C'est déjà la conception platonicienne de l'âme qui veut atteindre l'idéal. Pour le philosophe, notre corps est notre tombeau et pour atteindre l'ascèse, il faut se débarrasser de ce poids mort qu'est le corps. Dans la troisième promenade, le rêveur solitaire après avoir constaté sa décrépitude, déclare : « L'étude d'un vieillard, s'il lui en reste encore à faire, est uniquement d'apprendre à mourir, et c'est précisément celle qu'on fait le moins à mon âge, on y pense à tout hormis cela <sup>18</sup>. Cette réflexion d'un solitaire sur la mort, l'auteur l'a déjà faite avec une si grande originalité en 1762 dans le merveilleux roman qu'est *Julie ou la Nouvelle Héloïse*. Dans cette fiction, l'auteur fait mourir l'héroïne principale

... en qui nous aurions placé beaucoup de notre imagination ou de nos rêves (...) [et] nous serions amenés à mettre en relief l'aspect de la mort qui nous frappe ou celui que nous rêverions d'incarner nous-mêmes <sup>19</sup>.

Rousseau a, en effet, choisi de mettre son personnage en agonie, un moment de durs combats spirituels. La dégénérescence de son corps n'empêche pas Julie de penser à la beauté de l'amour dans la vertu. L'art de mourir est similaire à l'art de vivre chez Rousseau, c'est pourquoi après s'être débarrassé symboliquement de son corps par les paroles, il explique comment y parvenir.

Nous remarquons chez l'auteur plusieurs façons de se débarrasser de son corps. Cela peut se réaliser à travers l'acte d'écrire. Il s'agit de s'anéantir pour laisser la place à l'écriture. Mais, contrairement à Rousseau, Régis Jauffret exprime cette vanité de son récit, même s'il s'est imposé à lui. Il s'agissait de ressusciter Charlotte, de la faire revivre. Elle l'invective de cette façon :

Tu pensais sans doute que j'allais ressusciter après un rude hiver d'écriture, et qu'à force de palabres la mort accepterait de me libérer comme une taularde en fin de peine ?<sup>20</sup>.

Le narrateur l'admet par sa propre voix : « J'ai essayé en vous écrivant une histoire de dompter la mort. Vous savez bien que je n'y suis pas parvenu<sup>21</sup>.

L'autre forme est la pratique des méditations. En fait, si les méditations constituent une élévation de l'esprit de l'auteur, c'est parce qu'elles le rapprochent de l'être suprême. Sans doute, cela justifie les bonnes actions qu'il a entreprises tout au long de ce qui lui reste à vivre. Dans le livre des *Confessions*, il dit : « L'un des avantages des bonnes actions est d'élever l'âme et de la disposer à en faire de meilleures »<sup>22</sup>.

Rousseau parviendra aussi à tuer le corps, hanté par la mort prochaine par l'adoption d'une nouvelle religion. C'est peut-être là qu'il va désormais subir une élévation continue de son âme. La solution proposée par Montaigne était de banaliser la mort, de la dompter et de la rendre familière pour lui enlever son caractère surprenant et effrayant. Bref, il s'agissait de la domestiquer :

Si [la mort] estoit ennemy qui se peust éviter, je conseillerois d'emprunter les armes de la couïardise : mais puis qu'il ne se peut ; puis qu'il vous attrappe fuyant et poltron aussi bien qu'honeste homme, [...] et que nulle trampe de cuirasse vous couvre, [...] aprenons à le soustenir de pied ferme, et à le combattre : Et pour commencer à luy oster son plus grand advantage contre nous, prenons voye toute contraire à la commune. Osons luy l'estrangeté, pratiquons le, accoustumons le, n'ayons rien si souvent en la teste que la mort : à tous instans representons la à nostre imagination et en tous visages<sup>23</sup>.

Il en va de même pour l'écrivain Claudia Hernández<sup>24</sup>. Face à la criminalité sans cesse croissante, l'auteur trouve cette solution qui consiste à banaliser cette mort, à la rendre familière et complice, comme le remarque Sergio Coto-Rivel :

L'écrivaine salvadorienne nous présente dans son ouvrage une série de portraits hallucinés, surréalistes ou ironiques en rapport avec une quotidienneté surprenante. Dans ces histoires désenchantées nous remarquons de manière particulière une rencontre

directe avec la mort dans la matérialité du cadavre représenté dans une société de plus en plus habituée à la confrontation avec la violence. Avec le ton précis de l'humour noire, l'auteure nous fait plonger dans une société qui se trouve insensibilisée face à la force soudaine de la violence, à une société qui ne se surprend guère de la torture, des disparitions ou des assassinats<sup>25</sup>.

Montaigne tout comme Claudia Hernández rejoignent la thèse classique (venue de Platon) selon laquelle philosopher c'est apprendre à mourir. C'est une belle leçon de stoïcisme. Le sage doit maîtriser ses passions, donc sa peur de la mort ; puisque celle-ci est inévitable, il faut l'appivoiser » afin de dominer la peur qu'inspire cet adversaire implacable. Voilà ce que propose l'auteur des *Essais* : « Mais en les manipulant et les ressassant [les idées sur la mort], à la longue, on finit sans doute par les apprivoiser »<sup>26</sup>.

À la fin des *Essais*, cependant, Montaigne semble avoir compris, en observant la résignation des paysans face à la peste et à la guerre, que l'ignorance volontaire semble être la solution. Il se départira donc de cette attitude qui peut amener à faire de la vie l'antichambre de la mort. Il adoptera la formule selon laquelle belle formule : « la mort est le bout, non le but de la vie »<sup>27</sup>.

Quant à Rousseau, il va désormais mener une vie d'ermite. C'est ainsi qu'influencé par Mme de Warens, l'auteur déclare, après sa prise de décision,

«... je me fis catholique, mais je demeurais toujours chrétien, et bientôt gagné par l'habitude mon cœur s'attache sincèrement à ma nouvelle religion »<sup>28</sup>. C'est cette mort symbolique et cette renaissance de l'esprit – c'est-à-dire la vie religieuse qu'il va désormais mener – qui lui permettent de distinguer catholique de chrétien. Dans ses lettres écrites de la montagne, le voilà qui s'explique :

Je distingue dans la religion deux parties, outre la forme du culte, qui n'est qu'un cérémonial. Ces deux parties sont le dogme et la morale. Je divise les dogmes encore en deux parties : savoir, celle qui, posant les principes de nos devoirs, sert de base à la morale ; et celle qui, purement de foi, ne contient que des dogmes spéculatifs<sup>29</sup>.

Nous avons expliqué tout au long de la première partie ce qui est à la base de la séparation entre Rousseau et les autres. L'auteur des *Confessions* ne peut admettre cette « comédie de la respectabilité ». Le dimanche, tous les chrétiens se retrouvent devant le prêtre ils entendent les bonnes paroles de charité, de pitié, d'aumône, de respect et d'assistance à autrui ; ils maîtrisent même tout le texte. À la sortie de l'église, les voilà qui sont en train de se donner la main en se saluant. Et, pourtant, une fois chez eux, ils ne sont religieux que de nom. Lui, Rousseau a été toujours sincère avec tout le monde et c'est le même visage qu'il a toujours montré aux hommes.

Nous distinguons cependant une autre attitude de l'auteur des promenades sentant sa mort prochaine. Elle consiste à mieux se profiter des délices qu'offre la vie comme si l'autre

monde sera pire que le présent. Au terme de sa vie, il déclare : « ... je me pressais d'amasser un peu d'acquis pour l'autre monde, comme si j'avais cru n'y avoir que celui que j'aurais emportés »<sup>30</sup>.

Il faut comprendre que, chez Rousseau, toute rétribution doit être méritée contrairement aux pratiques de la ville. C'est pourquoi il a conscience qu'il ne trouvera dans l'autre monde que ce qu'il a mérité d'y avoir. De toute façon, le livre des promenades consacre la célébration des jouissances du vieux Rousseau qui n'a plus qu'un souci dans cette vie se préparer avant de trépasser.

### **3- La mort comme délivrance**

Si, tout au long de son récit, Rousseau est obsédé par l'idée de mort c'est parce que qu'il ne craint pas celle-ci, il souhaite même sa venue d'autant plus que consolatrice qu'elle est, elle constitue une étape importante pour entrer dans la sphère de l'immortalité. En effet

... il semble que pour véritablement comprendre en quoi l'approche de la mort influence son désir (celui de Rousseau) autobiographique il faille aller scruter la manière dont il aborde le thème de mort au fil de son récit. En écrivant les moments de son passé où la mort s'est immiscée dans sa vie et en accordant à celle-ci une place aussi considérable dans son récit (il) laisse entrevoir une certaine conception de la mort<sup>31</sup>.

Cette conception est simple : la mort n'est pas l'arrêt définitif et total du fonctionnement des organes vitaux. Au contraire, elle est un défi au temps et à la mort elle-même. Dans l'écoulement ininterrompu du temps, dans la succession des générations et des civilisations, la beauté artistique reste un point fixe. Le seul vrai salut est en elle. Cette idée, l'immortalité de l'artiste, fait toujours partie de notre capacité à porter un jugement intellectuel. La tradition littéraire a même créé l'image de l'artiste frappé de malédiction, c'est-à-dire celui qui, ignoré dans sa vie, n'est reconnu qu'après sa mort. Au XVIème, deux artistes se sont distingués pour la survie de leur nom, il s'agit de Du Bellay et de Ronsard. Dans « l'immortalité des poètes », le premier écrit :

Mon nom du vil peuple inconnu  
N'ira sous terre inonoré,  
Les Sœurs du mont deux fois cornu  
M'ont de sépulcre décoré,  
Qui ne craint point les Aquilons puissants,  
Ni le long cours des siècles renaissants<sup>32</sup>.

Il en va de même pour Pierre de Ronsard qui déclare à sa Muse :

Quand ce viendra que mon dernier trépas  
M'assoupira d'un somme dur, à l'heure  
Sous le tombeau tout Ronsard n'ira pas,  
Restant de lui la part qui est meilleure.



Toujours, toujours, sans que jamais je meure,  
Je volerai tout vif par l'univers  
Éternisant les champs où je demeure  
De mon renom engraisés et couverts,  
Pour avoir joint les deux harpeurs divers  
Au doux babil de ma lyre d'ivoire,  
Se connaissant Vendômois par mes vers<sup>33</sup>.

Puisque c'est leur travail et leur art qui sont récompensés par le jugement de la postérité, il est donc nécessaire que ces deux poètes se montrent parfaits dans leur pratique poétique. Trois siècles plus tard, cette conception et ce pouvoir d'immortalité que Rousseau attribue à la mort trouvera un théoricien en la personne de François René de Chateaubriand, l'auteur *des Mémoires d'outre-tombe*. Il écrit, à ce propos :

Notre espèce se divise en deux parts inégales : les hommes de la mort et aimés d'elle, troupeau choisi qui renaît; les hommes de la vie et oubliés d'elle, multitude de néant qui ne renaît plus. L'existence temporaire de ces derniers consiste dans le nom, le crédit, la place, la fortune; leur bruit, leur autorité, leur puissance s'évanouissent avec leur personne : clos leur salon et leur cercueil, close est leur destinée<sup>34</sup>.

Rousseau tout comme Chateaubriand, veut que la postérité se souvienne d'eux, ils sont tous les deux fascinés par la gloire au-delà de la mort : ce serait la récompense d'une existence monotone et malheureuse. Le malheur et les souffrances de ce monde semblent être indispensables à une seconde existence de l'homme créateur et détenteur du laurier de l'immortalité, pour paraphraser José Maria de Heredia rendant un hommage à Pierre de Ronsard<sup>35</sup>. Les créateurs de choses immortelles ne meurent pas complètement aux yeux de la postérité, alors que les « hommes de la vie » ne peuvent pas échapper au néant qui les attend. Heredia, dans « Livre des Amours de Pierre de Ronsard », remarque :

Tout meurt. Marie, Hélène et toi, fière Cassandre,  
Vos beaux corps ne seraient qu'une insensible cendre  
- Les roses et les lys n'ont pas de lendemain -

Si Ronsard, sur la Seine ou sur la blonde Loire,  
N'eût tressé pour vos fronts, d'une immortelle main,  
Aux myrtes de l'Amour le laurier de la Gloire<sup>36</sup>.

Donc Rousseau lutte contre le néant qui l'attend et qui l'engloutit, mais auquel il survivra grâce à son œuvre, destinée à la postérité. La mort perd ainsi son caractère essentiellement négatif car, au lieu d'une destruction, elle promet une seconde existence pour l'homme de génie. Jean-Jacques Rousseau en tant qu'être humain disparaît, mais ses œuvres subsistent. Le caractère essentiellement sombre de la vie de l'homme écrivain prépare sa gloire au-delà du tombeau. Dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand compare l'homme de génie qu'il est, parce qu'il se consacre à l'écriture, à la figure biblique du Christ.

Il note : « Le génie est un Christ ; méconnu persécuté, battu de verges, couronné d'épines, mis en croix pour et par les hommes, il meurt en leur laissant la lumière et ressuscite adoré »<sup>37</sup>.

En plus d'être un moyen de rester éternel, la mort est une autre forme de vie car elle est consolatrice. Accablé de malheurs, Rousseau se tourne vers Dieu et comme le bûcheron appelant la mort<sup>38</sup>, fable de La Fontaine, il fait appel à la mort pour mettre un terme à toutes ses souffrances. Dans ses prières du livre V des *Confessions* il déclare : « Plaise à dieu après tant de sujets à haïr la vie, après tant d'orages qui ont agité la mienne et qui ne m'en font plus qu'un fardeau, la mort qui doit la terminer me soit peut cruelle qu'elle me l'eut été dans ce moment-là »<sup>39</sup>. En effet, ce qu'espère Rousseau, c'est qu'arrive enfin le jour du jugement dernier où enfin il pourra montrer son livre à la main et que Dieu non seulement mette fin à ses souffrances même, mais aussi le juge par rapport à ses détracteurs.

Michel Onfray y voit plutôt une création de l'homme désespéré qui se nourrit de ses propres illusions pour masquer son angoisse et sa souffrance :

La génération du divin coexiste avec le sentiment angoissé devant le vide d'une vie qui s'arrête. Dieu naît des raideurs, rigidités et immobilités cadavériques des membres de la tribu. Au spectacle du corps mort, les songes et fumées, dont se nourrissent les Dieux, prennent de plus en plus consistance. Quand s'effondre une âme devant la froideur d'un être aimé, le déni prend le relais et transforme cette fin en commencement, cet aboutissement en début d'une aventure. Dieu, le ciel, les esprits mènent la danse pour éviter la douleur et la violence du pire<sup>40</sup>.

Au contraire, chez Rousseau ce Dieu existe et il est digne de confiance car il est juste.

L'auteur des *Confessions* est parti d'une conception purement rationnelle : comment accéder au « divin » par la seule force de la pensée méditative ou encore comment faire remonter à la surface, à la conscience, cette part de pureté inaliénable qui fait le fond de l'être et qui le rapproche de son Dieu. C'est ce qui explique sa résignation et son espérance :

Dieu est juste, il veut que je souffre et il sait que je suis innocent. Voilà le motif de ma confiance, mon cœur et ma raison me crient qu'elle ne me trompera pas. Laissons donc faire les hommes et la destinée ; apprenons à souffrir sans murmure ; tout doit à la fin rentrer dans l'ordre, et mon tour viendra tôt ou tard<sup>41</sup>.

Ainsi comme le pense Amélie Desruisseaux-Talbot, Rousseau table-t-il sur son malheur présent pour en appeler à une vie après la mort où il sera dédommagé et où justice sera faite. On retrouve cette même attitude de l'homme vis-à-vis de la mort chez Théodore Agrippa d'Aubigné deux siècles auparavant. En effet, d'Aubigné qui a, lui aussi, coûté la vie à sa mère fera appel, dans les *Tragiques*, au jugement de Dieu qui va récompenser les martyrs que sont les Protestants dont le poète, et châtier les coupables que sont les catholiques.

Cette espérance et cette conviction sont fondamentales pour Rousseau car c'est grâce à elles que l'homme se nourrit d'espoir qu'un ordre purement moral viendra corriger après la mort le chaos qui règne dans l'état actuel des rapports humains. Par la mort, Rousseau obtiendra et le bonheur et le salut de l'âme auxquels il aspirait durant sa vie de persécuté car Dieu lui donnera la place qu'il mérite et fera reconnaître par tout le monde la sincérité de l'homme. Voilà pourquoi il anticipe la venue de la mort en vivant des instants de bonheur, une vie immortelle. L'écriture, par exemple, participe de l'élaboration de cette immortalité de l'âme car elle a pour but de survivre après la mort de l'écrivain.

La mort sort donc Rousseau de la contingence de l'existence pour le plonger dans le domaine de l'immortalité. Ainsi face au cri de cœur de Michel de Montaigne (« *c'est mourir qui m'épouvante* »), Rousseau déclare-t-il que seule la mort est bienfaitrice car elle permet à l'homme de se décharger des fardeaux de l'existence ; de toute façon, lui, Rousseau ne vivait pas : il était déjà mort pour les hommes. Mauzi remarquait justement à propos du renoncement aux délices de ce monde au XVIIIe siècle :

Les moralistes chrétiens et les prédicateurs ne cessaient de stigmatiser l'impureté du monde et d'avertir les mondains de songer au salut de l'âme. Mais justement la peur de manquer son salut était la seule raison qui pût faire quitter le monde (...). Au XVIIIe siècle, ce n'est plus au nom du salut, mais du bonheur que l'on peut le procès du monde<sup>42</sup>.

Chez Rousseau, au contraire, on retrouve tous les deux, sans doute il s'agit d'une autre forme de bonheur, il s'agit du bonheur rêvé. C'est cela qui permet de préparer la vie après la mort c'est-à-dire le salut de l'âme. Baraz déclare justement que « la mort est une partie de Notre Être non moins essentielle que le vivre »<sup>43</sup>.

La mort lève donc la malédiction de la fatalité et annonce le retour de l'équilibre originel en conférant à l'âme une immortalité dans ce monde et dans l'autre.

Devenir immortel, tel est, selon Kim Daeyeol, le vœu de religieux et d'écrivains : « Dans le monde sinisé, la quête de l'immortalité et le culte des immortels sont enracinés dans la culture et inspirent toujours l'esprit religieux et l'imagination littéraire et artistique »<sup>44</sup>. C'est le sens que l'on peut donner aux différentes jouissances dans l'île de Saint-Pierre puisque le rêveur veut se diluer dans la jeunesse de la nature. La mort est donc le salut et le repos éternel de l'âme tourmentée par la multitude de souffrances rencontrées sur terre. Rousseau trouve une consolation dans la religion chrétienne : la mort apparaît comme la fin des supplices de la vie, et dans ce sens elle représente la bonté de Dieu. Il n'y a qu'une seule chose à atteindre grâce à la création artistique : une seconde existence après la mort, et, c'est la grandeur de son art et son dévouement qui élèvent l'auteur vers Dieu. La mort, et elle seule peut délivrer l'homme

de sa condition précaire et désespérée ; la fin des supplices de la vie apparaît comme un moyen de dégager l'homme d'un poids excessif qui le fait plier. Les souffrances et les désillusions de ce monde annoncent la vie éternelle, et tout ce qui la précède n'est que mauvais souvenir, une série d'événements éphémères et dérisoires mais nécessaires. Chateaubriand écrit :

Dieu de grandeur et de miséricorde ! vous ne nous avez point jetés sur la terre pour des chagrins peu dignes et pour un misérable bonheur ! Notre désenchantement inévitable nous avertit que nos destines sont plus sublimes. Queues qu'aient été nos erreurs, si nous avons conservé une tîme sérieuse et pensé á vous au milieu de nos faiblesses, nous serons transportés, quand votre bonté nous délivrera, dans cette région où les attachements sont éternels !<sup>45</sup>.

Elle rapproche le rêveur à son aspect originel, tel que Dieu l'a créé, d'où le thème de retour au temps mythique de l'enfance, à l'âge d'or. C'est vrai que saint Ignace de Loyola (1491-1556) avait déjà remarqué que « plus notre âme se trouve seule et séparée des créatures plus elle se rend apte à s'approcher de son Créateur et Seigneur et à s'unir à lui »<sup>46</sup>. La solitude est donc une voie pour rencontrer Dieu. Cela, Rousseau l'a compris très tôt et c'est la raison pour laquelle il a mis en scène le jugement dernier, dès le préambule des *Confessions*. D'autres auteurs ont aussi vu en la retraite une voie salutaire. C'est ainsi que Raïssa Maritain note dans son *Journal*: « Je crois que je dois entrer courageusement dans cette voie de solitude qui est amère à la nature, mais très salutaire. Vivre avec Dieu seul. Ne voire que lui en toute chose ». Et ensuite, « Il faut que l'âme sache vivre avec Dieu seul »<sup>47</sup>.

## CONCLUSION

Il est clair que Rousseau entretient avec la mort une relation idyllique. C'est pour cette raison que nous pouvons estimer que Rousseau, à l'égard de la mort, fait preuve d'une lucidité dont il a pu accuser l'absence dans l'attitude de la critique de la société à son égard. Au-delà du fait que la mort hante l'auteur, Rousseau procède à un apprentissage dans la façon de « mourir » par une longue initiation à la solitude. La dimension fondamentale qu'il donne à la mort est donc le résultat d'un long processus. Ainsi, après avoir déploré cette méchanceté sociale, Rousseau se réjouit-t-il immédiatement et finalement, estimant que dans sa réclusion, la mort serait finalement la condition *sine qua non* de sa survie.

---

## NOTES

<sup>1</sup> Paul Ekman a mis 8 ans à coder le système des expressions faciales et à décrypter les expressions du visage en relevant leur signification.

Il existe 7 émotions de base, universelles, qui sont traduites de la même façon par le visage, dans tous les pays du monde. Ce sont: la peur, la colère, le dégoût, la surprise, le bonheur, la tristesse, le mépris. Tout d'abord, la tristesse survient en réponse à une perte ou un manque, et nous permet de l'accepter. La peur prévient d'une menace, et active notre état d'alerte. La colère, quant à elle, est une réaction défensive qui met le corps en position d'attaque. La joie survient lorsque nos besoins sont assouvis. Ensuite, la surprise peut être soit positive, soit négative. Enfin, le dégoût nous protège des infections mais aussi des actes immoraux, et influence nos comportements. Les émotions de base sont à l'origine de la construction des autres émotions.

<https://www.cosmopolitan.fr/les-emotions-de-bases-les-emotions-elaborees.1904926.asp>

<sup>1</sup> EPICURE.- Lettre à Ménécée & 126, p. 193 in EPICURE.- Lettres, maximes, sentences (Librairie Générale Française 1994) ou bien <https://www.20aubac.fr/philosophie/commentaire-80-epicure-lettre-a-menecee-peur-mort-r33001.html>

<sup>2</sup> DOLTO F., « Parler de la mort », sl, Mercure de France, 1998.

<sup>3</sup> EPICURE.- Lettre à Ménécée & 126, p. 193 in EPICURE.- Lettres, maximes, sentences (Librairie Générale Française 1994) ou bien <https://www.20aubac.fr/philosophie/commentaire-80-epicure-lettre-a-menecee-peur-mort-r33001.html>

<sup>4</sup> TROTTIER, P., *La mort, le baroque et nous*, in *Érudit, Revues Liberté*, volume 2, numéro 5, septembre–octobre 1960, p. 235-313, p. 243.

<sup>5</sup> *Ibidem*.

<sup>6</sup> BARTHES, R., *op. cit.*, p. 109.

<sup>7</sup> ROUSSEAU, J.-J., *Les Confessions*, Paris, Librairie Générale Française, 1972, p. 279.

<sup>8</sup> HAIDAR, S., « La mort dans la littérature : Une obsession indispensable », 1 juin 2009,

<http://www.depechedekabylie.com/popread.php?id=44322&ed=1588>

<sup>9</sup> ROUSSEAU J.-J., *op. cit.*, p. 31.

<sup>10</sup> DESRUISSEAU-TALBOT, A., *op. cit.*

<sup>11</sup> Le stoïcisme est un courant philosophique occidental ayant pour finalité le bonheur de l'existence humaine obtenu grâce à une acceptation rationnelle de l'ordre du monde et de son évolution. Il repose notamment sur la distinction centrale entre, d'un côté, les choses qui dépendent de nous et sur lesquelles nous devons concentrer nos efforts, et d'un autre côté, les choses qui ne dépendent pas de nous, contre lesquelles il est vain de lutter et que nous devons, au contraire, supporter et accepter (principe de détachement).

Dans le langage courant, l'adjectif « stoïque » est utilisé pour désigner une personne inébranlable, qui parvient à rester fixée sur ses objectifs et ne pas s'effondre devant la peur, la douleur, le stress, les privations ou autres difficultés de l'existence <https://www.wikipedia.org>

<sup>12</sup> SAINT-ÉVREMOND C., *Sur les plaisirs*, 1656, [https://fr.wikisource.org/wiki/Sur\\_les\\_plaisirs](https://fr.wikisource.org/wiki/Sur_les_plaisirs)

<sup>13</sup> ROUSSEAU, J.-J., *Les Confessions*, Paris, Librairie Générale Française, 1972, p. 279.

<sup>14</sup> ROSTAIN M., *Le Fils*, Paris, se, 2011, p. 95.

<sup>15</sup> *L'Ars moriendi* (l'art du décès, l'art de bien mourir) est le nom de deux textes latins datant respectivement de 1415 et 1450. Ils se proposent d'aider à bien mourir, selon les conceptions chrétiennes de la fin du Moyen Âge. À peine 60 ans après l'épidémie de peste noire, le climat restait au macabre. Très populaires, ces livres ont été traduits dans la plupart des langues d'Europe de l'Ouest, fondant une tradition littéraire des guides de décès et de sa bonne pratique sous forme de textes religieux rapidement imprimés, fortement diffusés. [www.wikipedia.org](http://www.wikipedia.org)

<sup>16</sup> BAUDELAIRE C., *Les Fleurs du Mal, Œuvres complètes*, Paris, le club français du livre, 1857- 1966, Tome premier.

- <sup>17</sup> « La connaissance de soi implique une part de solitude », publié par Bertrand Duhaime le 6 Juin, 2014 dans « Chroniques, manchettes, spiritualité au quotidien » in <http://lapressegalactique.com/chronique/spiritualite-au-quotidien>
- <sup>18</sup> ROUSSEAU, J.-J., *Les Rêveries du promeneur solitaire*, dans *Œuvres complètes*, t. I, éd. de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard (Bibliothèque de La Pléiade), 1959, p. 51.
- <sup>19</sup> BRUNEL, P., *Le commentaire composé*, Paris, Fernand Nathan, 1967, p. 69., p. 142.
- <sup>20</sup> JAUFFRET R., *Lacrimosa*, Paris, Gallimard. 2008, p. 168.
- <sup>21</sup> *Ibidem*, p. 215.
- <sup>22</sup> ROUSSEAU, J.-J., *Les Confessions*, Paris, Librairie Générale française, 1972, p. 310.
- <sup>23</sup> MONTAIGNE M., *Les Essais*, 1580, Didot, 1907, tome 1. I, 19, p. 137.
- Si la mort était un ennemi qu'on puisse éviter, je conseillerais d'en agir vis-à-vis d'elle, comme un lâche devant le danger ; mais, puisque cela ne se peut, qu'elle atteint inmanquablement les fuyards, qu'ils soient poltrons ou honnêtes gens (...) que nulle cuirasse, si bien trempée soit-elle, ne peut nous protéger : « Couvrez-vous de fer et d'airain, la mort vous frappera encore sous votre armure {Properce} », apprenons à l'attendre de pied ferme et à lutter contre elle. Pour commencer, ne lui laissons pas le plus grand avantage qu'elle ait sur nous ; et pour cela, agissons absolument à l'inverse de ce qui se fait d'ordinaire ; enlevons-lui son caractère étrange ; n'en fuyons pas l'idée, accoutumons-nous-y, ne pensons à rien plus souvent qu'à la mort ; ayons-la, à tout instant, présente à notre pensée et sous toutes les formes. Livre 1, chapitre9, p. 137.
- <sup>24</sup> Cité par Sergio COTO-RIVEL dans « Notre cadavre quotidien », représentations littéraires de la mort et de la violence en Amérique centrale : « Claudia Hernández et la banalité de la mort ».
- <sup>25</sup> COTO-RIVEL, S., *op. cit.*
- <sup>26</sup> MONTAIGNE M., *Essais*, livre 1, traduction en français moderne, p. 96. <https://www/books.google.sn/>
- <sup>27</sup> MONTAIGNE M., *op. cit.*, 1632, III, 12.
- <sup>28</sup> ROUSSEAU, J.-J., *Les Rêveries du promeneur solitaire*, dans *Œuvres complètes*, t. I, éd. de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard (Bibliothèque de La Pléiade), 1959, p.510.
- <sup>29</sup> ROUSSEAU, J.-J., « Lettres écrites de la Montagne » <http://gallanar.net/rousseau/botanique/lettresbotanique.htm>
- <sup>30</sup> ROUSSEAU, J.-J., *Les Confessions*, Paris, Librairie Générale française, 1972, p. 279.
- <sup>31</sup> DESRUISSEAUX-TALBOT, A., *op. cit.*
- <sup>32</sup> DU BELLAY, J., «De l'immortalité des poètes», 1549, dans « L'immortalité de l'artiste », [http://michel.balmont.free.fr/pedago/fonction\\_poesie/immortalite.html](http://michel.balmont.free.fr/pedago/fonction_poesie/immortalite.html)
- <sup>33</sup> Ronsard, Quatre livres des Odes, «A sa Muse», 1550, Université de tours, [http://xtf.bvh.univ-tours.fr/xtf/view?docId=tei/B751131011\\_YE4769/B751131011\\_YE4769\\_tei.xml&chunk.id=B751131011\\_YE4769\\_n1&toc.id=&brand=default](http://xtf.bvh.univ-tours.fr/xtf/view?docId=tei/B751131011_YE4769/B751131011_YE4769_tei.xml&chunk.id=B751131011_YE4769_n1&toc.id=&brand=default)
- <sup>34</sup> CHATEAUBRIAND F. R., *Mémoires d'outre-tombe*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1849- 1951, IIe Partie, p. 902.
- <sup>35</sup> Il s'agit de « jadis plus d'un amant » de José Maria de Hérédia.
- <sup>36</sup> HEREDIA, J.-M., *les Trophées*, 1893, « Sur le Livre des Amours de Pierre de Ronsard ».
- <sup>37</sup> CHATEAUBRIAND F. R., *Mémoires d'outre-tombe*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1951, IIe Partie, p. 811.
- <sup>38</sup> Il s'agit de la fable « la Mort et le bucheron » de Jean de La Fontaine
- <sup>39</sup> ROUSSEAU, J.-J., *Les Rêveries du promeneur solitaire*, dans *Œuvres complètes*, t. I, éd. de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard (Bibliothèque de La Pléiade), 1959, pp. 267-268
- <sup>40</sup> ONFRAY, M., *Traité d'athéologie*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, 2005, p.43.
- <sup>41</sup> ROUSSEAU J.-J., *op. cit.* p. 508.
- <sup>42</sup> MAUZI, R., *op. cit.*, p. 90.
- <sup>43</sup> BARAZ, M., *l'Être et la connaissance selon Montaigne*, Paris, José Corti, 1968., p. 26.
- <sup>44</sup> « Devenir immortel », par KIM Daeyeol Maître de conférences à l'INALCO, <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00360020>
- <sup>45</sup> CHATEAUBRIAND, F. R., *Mémoires d'outre-tombe*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1951, Ie Partie, pp. 447-448.
- <sup>46</sup> LOYOLA, I. de, *Exercices spirituels*, Paris, Arléa, 2002, pp.123-124.
- <sup>47</sup> RAÏSSA, M., *Journal de Raïssa*, Paris, Desclée de Brouwer, 1963, p. 154.

## BIBLIOGRAPHIE

AUFFRET R., *Lacrimosa*, Paris, Gallimard. 2008.

---

BARAZ, M., *l'Être et la connaissance selon Montaigne*, Paris, José Corti, 1968.

BARTHES, R., *Le degré zéro de l'écriture, suivi de Nouveaux essais critiques*, Paris, Seuil, 1972.

BAUDELAIRE C., *Les Fleurs du Mal*, Œuvres complètes, Paris, le club français du livre, 1857- 1966, Tome premier.

BRUNEL, P., *Le commentaire composé*, Paris, Fernand Nathan, 1967.

CHATEAUBRIAND F. R., *Mémoires d'outre-tombe*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1849-1951.

CHATEAUBRIAND F. R., *Mémoires d'outre-tombe*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1951, IIe Partie.

COTO-RIVEL dans « Notre cadavre quotidien », représentations littéraires de la mort et de la violence en Amérique centrale : « Claudia Hernández et la banalité de la mort ».

DESRUISSEAU-TALBOT, A., *Le dernier souffle autobiographique : Jean-Jacques Rousseau et Gabrielle Roy*.  
[http://agora.qc.ca/thematiques/rousseau.nsf/Theses/Le\\_dernier\\_souffle\\_autobiographique\\_\\_\\_J-](http://agora.qc.ca/thematiques/rousseau.nsf/Theses/Le_dernier_souffle_autobiographique___J-)

DOLTO F., « Parler de la mort », sl, Mercure de France, 1998.

DU BELLAY, J., « De l'immortalité des poètes », 1549, dans « L'immortalité de l'artiste »,  
[http://michel.balmont.free.fr/pedago/fonction\\_poesie/immortalite.html](http://michel.balmont.free.fr/pedago/fonction_poesie/immortalite.html)

EPICURE.- Lettre à Ménécée & 126, p. 193 in EPICURE.- Lettres, maximes, sentences (Librairie Générale Française 1994) ou bien <https://www.20aubac.fr/philocommentaire-80-epicure-lettre-a-menecee-peur-mort-r33001.html>

HAIDAR, S., « La mort dans la littérature : Une obsession indispensable », 1 juin 2009,  
<http://www.depechedekabylie.com/popread.php?id=44322&ed=1588>

HEREDIA, J.-M., *les Trophées*, 1893, « Sur le Livre des Amours de Pierre de Ronsard ».

KIM, D., « Devenir immortel », <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00360020>

LOYOLA, I. de, *Exercices spirituels*, Paris, Arléa, 2002.

MAUZI, R., *L'idée du bonheur au XVIII<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Colin, 1979.

MONTAIGNE M., *Les Essais*, 1580, Didot, 1907, tome 1. I, 19.

ONFRAY, M., *Traité d'athéologie*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, 2005.

PEKMAN, P., <https://www.cosmopolitan.fr/les-emotions-de-bases-les-emotions-elaborees,1904926.asp>

RAÏSSA, M., *Journal de Raïssa*, Paris, Desclée de Brouwer, 1963.

RONCARD, P., Ronsard, Quatre livres des Odes, « A sa Muse », 1550, Université de tours,  
[http://xtf.bvh.univ-tours.fr/xtf/view?docId=tei/B751131011\\_YE4769/B751131011\\_YE4769\\_tei.xml&chunk.id=B751131011\\_YE4769\\_n1&toc.id=&brand=default](http://xtf.bvh.univ-tours.fr/xtf/view?docId=tei/B751131011_YE4769/B751131011_YE4769_tei.xml&chunk.id=B751131011_YE4769_n1&toc.id=&brand=default)

ROSTAIN M., *Le Fils*, Paris, se, 2011.

---

ROUSSEAU, J.-J., « Lettres écrites de la Montagne »

<http://gallanar.net/rousseau/botanique/lettresbotanique.htm>

ROUSSEAU, J.-J., *Les Rêveries du promeneur solitaire*, dans *Œuvres complètes*, t. I, éd. de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard (Bibliothèque de La Pléiade), 1959.

ROUSSEAU, J.-J., *Les Confessions*, Paris, Librairie Générale Française, 1972.

SAINT-ÉVREMOND C., *Sur les plaisirs*, 1656, [https://fr.wikisource.org/wiki/Sur\\_les\\_plaisirs](https://fr.wikisource.org/wiki/Sur_les_plaisirs)

TROTTIER, P., *La mort, le baroque et nous*, in *Érudit, Revues Liberté*, volume 2, numéro 5, septembre–octobre 1960, p. 235-313.